

Dans l'impassibilité des choses
Le ciel d'acier et le vent qui englace
Sur la fange molletonnée des canneberges
Se meut une chaude bulle de chair rose
Solitaire et lasse
Qui gamberge
Et s'irise de mille foutaises
En tremblotant dans sa psychose
De simple parenthèse

Il y a la neige saupoudrée
L'herbe verte et le soleil
La joie d'hiver du vivant
Mon regard qui court sur la ligne de bo
Sur les flaques luisantes
Enchâssées comme émaux dans la terre brune du chemin
Je me penche sur l'ocre translucide
Sur les nuages veinés de lumière
Sur cet écran jaune zébré des noirs bras des arbres dépenaillés
Et je m'y regarde
Assis sur la terre immense et nue jusqu'à l'horizon
Planté comme un jeune épicéa au milieu du vent
Je pense à ma mère
Je pense aux femmes
Je pense à l'illusion de l'extase
Et je respire à pleins poumons
Enfin
L'ivresse d'être seul

La nuit est tombée
Le jour est fini
L'histoire aussi
Le rideau est tombé
La scène est plongée dans le silence
Tous feux éteints commence le vide
Le no man's land où tous les possibles informes encore
S'agitent comme des hologrammes
Ils vont défiler dans les rêves
Et demain
L'un d'eux s'incarnera

L'incrédulé est équanime
C'est entre deux eaux qu'est née la vie

Rien ne ressemble plus à la face d'un démon que le cul d'un ange

Alors

Pourquoi tu me regardes

Pourquoi tu fais des yeux ronds

Rien ne ressemble plus à la vie que le vice sensé

Pourquoi tu cours

Pourquoi tu as peur

Rien ne singe plus le bonheur que courir pour de bon après les heures

Pourquoi tu ne sais pas quoi faire

D'ailleurs pour quoi faire

Pourquoi

Puisque

Il n'y a rien à faire

Rien ne ressemblera jamais à rien

La mare est un oeil brouillé aux vertes paupières
Ce qu'il y a dessus
C'est ce qu'il y a dehors
Un morceau du monde
Un ciel turquoise
Veiné de branches osseuses
Qui masque le dedans

Ma main y creuse un trou
Et tout en surface devient vague

À l'intérieur
Il n'y a que
Le noir froid du réel

C'est une ligne bleue
Son tracé sépare le ciel et la terre
Un coup de ciseaux des dieux dans le non existant de la nuit
Création duelle
Peu à peu
La lumière invente les formes
Jusqu'à ce que le monde soit là
Et se répande dans le divers
Qui chante
Qui se polychrome
Et qui invite à l'aventure

Des doigts décharnés
Rouge alizarine sous les rayons du couchant
Percent la peau du globe pour crier depuis le coeur des choses
la souffrance d'être au monde
Ils tentent désespérément d'agripper un nuage
Un peu du rêve fugitif
Que le ciel illusoire projette
Comme une lanterne magique
Comme un espoir fou de cingler vers ailleurs

Pourtant
À l'orée
Trois scions
Dessinent un inéluctable
Ici

Vide après vide
Ride après ride
Jour court après jour court
Gris sur fond de gris
L'hiver se passe
La viande se tasse
La gorge aboie
Nous n'irons plus au bois
Au repos
Nous nous friperons la peau
Sans trompette ni drapeau

À poil
Au chaud
En janvier
Sur un confortable plumard
En train d'écrire comme j'ai toujours rêvé de le faire
Juste à ma fantaisie
Sans souci de me caser dans un casier
D'y être connu et reconnu

Je regarde derrière moi
Un long parcours
Je devrais être mort
Comme les autres membres de la secte des ornythorinques
Et du club des hurluberlus
C'est un roman

Parfois
Au hasard
J'ouvre un chapitre
Et j'ai l'impression que c'est arrivé à un autre
Le veinard
Il ne s'est pas ennuyé

Il est là
À poil
Au chaud

Le vent s'est levé

Je raffole des rafales

Les arbres agitent leurs doigts morts

Le ciel respire fort

La grisaille fait son jogging

Le renard ça le rend dingue

Et les oiseaux s'accrochent aux branches des pruniers

Seul un épervier

Téméraire

Fend les flots tumultueux qui relie les deux horizons
contraires

J'ai mis mon visage

À contre flux

Pour sentir sur ma peau

La puissance du monde

Avant
Je pensais le monde avec mes pieds
Et c'était un tourbillon de minutes
Différentes
J'allais faire connaissance
J'étais un animal
Fait de poussière et de vent

Aujourd'hui
Je pense le monde depuis mon fauteuil
Et c'est une longue minute qui s'égrène
Toujours la même
Chaque minute dure une saison

C'est tout autre
Je suis plante
Je suis fait de racine et de terre

Et c'est lent

Il est là
Derrière l'enchevêtrement noir des halliers
Derrière l'opacité des branches nues nouées
Si on écoute bien le vent
On l'entend qui déjà respire
Il n'est pas prêt
Tapi
Il se construit
Il brasse sa chimie
Pour en faire des bourgeons
Et l'aulne
Et le noisetier
Sont déjà fleuris sous son haleine
Attendre

Et un jour de fanfare
Il se lèvera
Et il réveillera les morts
Pour en faire des couleurs

Les arbres filtrent le vent
Parfois un oiseau se prend dans le filet des branches
Elles ont arrêté le temps
Et l'oiseau
Un peu ahuri mais content
Se sent éternel
Pourtant
Du sol monte l'odeur de l'humus

Solitude

Au carrefour ras

Une croix nue et noire

Les bras écartelés

Accueille le vent

Et la corneille

Laisse venir ce qui vient
L'espace en contient temps
Et la mer
Un jour
Recouvrira tout ça
Et c'est un grand brassin
De fruits blets de la vie
Il n'y a pas de doute
Ni de route
C'est une grande plaine
Une grande plainte
Où le bonheur joue au yoyo
Dans les intervalles des étoiles
Les embryons gluants des matières
Matins et soirs mélangés
Sur le cul flamboyant du ciel
Le radieux soleil
Qui se mire
Et se marre

Nous nous sommes perdus
Sur une boule où pourtant tout est circonscrit
Nous avons fait d'illusoires carrés
Là où tout est rond
Et étouffé les cris des oiseaux
Là où l'espace en résonnait
Nous jouons du tam-tam au milieu de l'infini silence des
étoiles
Et le manque de plus encore nous titille

Pendant ce temps là
Dans mon cèdre rescapé
La survivante tourterelle
Elle
Rigole et roucoule

Tout a été fait
Tout à été dit
Il pleut
Comme si le climat
Le virus
La guerre
Ça ne suffisait pas
Il faudrait vraiment aller étreindre un arbre et lui demander
comment il a fait pour survivre à tout ça
Et encore se tenir droit
Et toujours y croire assez pour continuer à servir d'organe du
coït
Entre la terre et le ciel

Comme un bris de cristal
L'aise s'éparpille
Comme un nuage fuligineux
L'illusion
Sécure s'incendie
Il va juste rester
La cendre
Posée au creux du refuge survivant
L'instant
Où rien encore n'arrivera

J'ai perdu le nord
Je ne le regrette pas
Le vent est plein sud
Et
Pour une fois
Son haleine ne se condense pas
Le ciel est nu comme un ventre d'odalisque
C'est un couvercle pervenche
Qui emprisonne un soleil roux
Sous lequel
Parmi les oiseaux effarés
Volent des missiles au chant létal

Quand l'absurde fait couler les larmes
Celles bleues des femmes
Celles rouges de sang des hommes
Et celles transparentes des enfants
On se prend dans les mains sa propre tête
Oh non pas pour penser
Vous pensez bien
Mais parce qu'on s'effondre
Parce qu'on meurt
d'impuissance
Parce qu'on a l'intelligence
Qui sanglote
Et qu'on sait que c'est elle la victime
Écrasée sous des tas de cerveaux morts

Le géant est couché
Depuis longtemps squelette abattu
Le vent est sans pitié
Il fait crier ses os gris
Et tous ses enfants secs
Autour de lui
Grinent des dents

En fond sonore
Le petit peuple des brindilles mortes fait chuchoter
étrangement la forêt qui s'éveille à peine du long silence des
gelées

Il pleut
Par ci par là
Par ci ce sont des gouttes d'eau
Par là
Ce sont des missiles lâchés par de drôles de drones
Dans les deux cas les enfants sont dessous
Les uns mettent leur capuchon
Les autres se mettent à courir
Les uns
Seront mouillés
Les autres
Seront
Morts

c'est le soir
c'est incroyable le calme
on n'entend même pas
au loin le bruit des déflagrations
c'est incroyable
on n'entend pas hurler les blessés
c'est confortable on peut s'apitoyer
s'indigner
laisser passer le soir
et suivre la suite demain dans la presse
avec la curiosité des amateurs de séries
et se payer la compassion sélective
celle qui pense que les ventres ouverts d'en face ne l'ont pas
volé
c'est le soir
dormez braves gens

Printemps
Fleurs roses
Ciel bleu
Voilé de particules fines
Qui entendra le cri de douleur
Et de désespoir du pauvre singe
Coincé entre utérus et cercueil
Et qui s'entretue en se débattant dans la peur ?
Rien dans l'univers n'aura-t-il pitié ?
Surtout pas la nature
Cette moisissure du sol qui sous ses airs rassurants a fait du
massacre discret la condition même de la vie
Affolé le singe obéit
Il construit et casse et reconstruit
Et sa malformation frontale
Celle qui rend ingénieux mais pas intelligent
Fait de sa civilisation protectrice un asile d'aliénés

Inutile de crier au secours
Le ciel est vide

Ici
Les branches du chêne
Encor noires et nues
Nouent
Le drap bleu du ciel
Et froissent
L'illusion
Du vide vierge et serein

À deux mille huit cent quatre-vingt kilomètres
Le firmament explose et se convulse

C'est déjà bien d'être vivant
C'est déjà bien de mourir tous les soirs et de ressusciter tous
les matins
C'est déjà bien de profiter du ciel gris
Du visage de pot d'échappement des passants
Du luisant de la dernière pluie de la nuit
Et du projet de surmonter ses merdes jusqu'au soir
C'est déjà bien qu'on ne s'ennuie pas
Comme le vieux lâ
À la fenêtre de son EHPAD
C'est déjà bien
Vraiment
De ne pas penser à la mort

T'étreindre
C'est démourir
Plonger dans tes yeux c'est se rémouvoir
Tenir ton sein
C'est recroire à l'amour
Et te baiser
C'est recréer l'Un
D'où nous n'aurions jamais dû sortir